





Estudiantes

Moi, je...

EDWIN JACKSON

**“JE VEUX ÊTRE LE MEILLEUR
MARQUEUR DE TOUTES
LES LIGUES OÙ JE JOUE”**

51

Edwin Jackson (27 ans) brille de mille feux à l'Estudiantes Madrid. Meilleur marqueur du championnat d'Espagne (21,5 points), l'arrière français vise plus haut : retourner en Euroleague ou aller en NBA. Voici l'histoire d'un homme qui, gamin, se voyait déjà professionnel, et s'est programmé pour réussir.

PROPOS RECUEILLIS PAR YANN CASSEVILLE

« Je suis né à Pau, mais on a déménagé tout de suite. J'ai suivi la carrière de mon père (Skeeter Jackson, un Américain naturalisé qui a joué en équipe de France). On a passé pas mal de temps à Lyon, Besançon, on est revenu à Lyon. Les déménagements, quand tu es enfant, tu les sens passer, tu n'aimes pas perdre tes amis. Tu ne comprends pas forcément pourquoi on fait tout ça. Mais j'avais mes sœurs, avec qui je suis très proche, donc je n'étais pas seul. Et puis je n'en voulais pas du tout à mon père. Mon père, c'est mon héros. J'ai toujours voulu tout faire comme lui, je mangeais ce qu'il mangeait. Quand on te répète à quel point il est exemplaire, quand à l'école on te parle de lui, quand partout où il va on te dit «quel homme bien, quel professionnel», forcément que tu veux être comme lui ! Il y avait beaucoup de basket à la maison, on en regardait beaucoup. Comme Obélix, je suis tombé dedans tout petit, j'ai baigné dedans. À un jeune âge, il m'a expliqué comment prendre soin de mon corps ; j'ai été très peu blessé dans ma carrière. Il voulait aussi que j'ai une tête bien faite, en plus ma mère est prof donc elle insistait beaucoup : «Je veux que tu aies une éducation». Ils m'ont beaucoup accompagné. Quand j'ai commencé à bien jouer, mon père m'a

À l'époque
du Centre
Fédéral.



Hervé Ballenger/SFFBB

prévenu : «Maintenant tu vas avoir la pression, des gens vont venir te parler, tu dois continuer à travailler». En fait, toute ma vie j'ai été basketteur professionnel. Je n'ai jamais pensé, jamais, que je n'allais pas être payé pour faire ça un jour. Quand je suis allé à l'INSEP, c'était mon projet. Certains savent après le bac vers quoi ils veulent s'orienter, moi je le savais quand j'avais 10 ans.

MEILLEUR MARQUEUR N1 À 17 ANS

Ma première licence, c'était à Bron, à côté de Lyon. En mini-poussin, les gamins sont inscrits pour faire une activité physique, et basket ou judo, c'est la même chose. Pour moi, ce n'était pas pareil. En benjamin, minime, j'étais plus grand, plus costaud, j'avais des attributs physiques, et je mettais déjà des cartons. Je voyais bien que je n'étais pas comme les autres gamins. Et puis je dribblais mieux. Toute ma vie j'ai eu un ballon dans les mains. Ma mère répétait : «Arrêtez de dribbler à la maison !» Quand tu arrives à l'INSEP, on te parle de ceux qui ont fait les beaux jours de l'établissement, Tony (Parker), Boris (Diaw), Ronny (Turiaf). Et puis tu dois travailler beaucoup plus pour dominer, parce que tu es avec tous les meilleurs, tu dois prouver. En plus, ce n'était pas du tout «j'ai trois ans garantis, je vais me la couler douce», c'était l'année où en cadet, il fallait que tu prouves que tu pouvais jouer en N1 parce qu'ils en viraient à la fin. À l'époque, il y avait du monde sur les postes d'arrières : Raphaël Wilson, très bon, Damir Karaibrahimovic, super fort en minimes, Antoine (Diot)... Après la première année, j'étais content de rester. J'ai été meilleur marqueur N1 (21,7 points en 2006-07), mais surtout on gagnait des matches. Nous, on s'est maintenu sportivement. Antoine jouait de façon incroyable, on a gagné treize matches, on a accroché plein de bonnes équipes. Le match où je mets 45 points, on empêche Charleville de monter. Les équipes nous respectaient, je le sentais. Ce n'était pas «on joue des gamins», c'était «on joue une équipe de N1».

GRAND BOSSEUR

Pour moi, ça allait par étape. «OK, je vais aller à l'INSEP, ça va se passer comme ça, ensuite je ferai ça». La confiance en soi vient avec le travail. J'ai beaucoup confiance en moi et je prends des shoots difficiles parce que je les travaille. En match, je ne tente pas quelque chose, je refais simplement quelque chose que j'ai fait cinq cents fois dans la semaine. Quand tu l'as répété, que ça a fonctionné, dans ta tête



Première saison pro à l'ASVEL en 2008, où il ne joue pas beaucoup mais remporte la Coupe de France.

c'est plus facile. À l'INSEP, parfois on avait des week-ends où on était exempt, mais avec Antoine on était tout le temps à la salle en train de shooter. Quand il y avait un match à la télé, on le regardait. On pensait, on mangeait, on dormait basket, et ce n'est pas le cas de tout le monde.

Parfois j'entends «il travaille dur», mais pour moi, ce n'est pas une corvée. Je ne le fais pas pour quelque chose. Quand je prends un bal-

“QUAND UN MENEUR TERMINE MEILLEUR PASSEUR, ON DIT : IL A JOUÉ DE FAÇON INCROYABLE. QUAND TU DIS QUE TU VEUX ÊTRE MEILLEUR MARQUEUR, C'EST : IL EST ÉGOÏSTE !”

lon et que je suis tout seul dans une salle, je suis content ! Même s'il n'y avait pas de contrat, pas d'argent à la clé, je le ferais quand même. Quand je me réveille, je vais à la salle – je ne travaille pas comme un fou six heures par jour non plus –, je dribble, je tire, ça me rend heureux, j'aime trop ça. C'est aussi simple que ça. Même avoir une conversation avec quelqu'un pour parler d'autre chose, je trouve ça plus agréable dans une salle de basket que

n'importe où ailleurs. Il y a parfois besoin de s'aérer la tête, c'est sûr. Le matin, je me réveille assez tôt et je fais plein d'autres trucs, aujourd'hui j'aime me balader dans Madrid, faire du shopping. Mais en fait, dans ma tête, je ne travaille pas. Depuis que je suis adulte, je suis en vacances.

NANTERRE PUIS ROUEN

À l'ASVEL, je suis arrivé dans une grosse écurie du championnat de France. Il y avait Laurent Foirest, Robert Conley... Ce n'était pas facile. Je n'ai pas fait une grosse saison (2,4 points en 9 minutes en 2007-08). C'était un gros bond. Mais j'ai continué à travailler. Pascal Donnadiu m'a garanti que si je venais à Nanterre je jouerais. Ça s'était bien passé pour Adrien (Moerman), j'ai décidé de le faire aussi. J'ai vraiment aimé ma saison à Nanterre, j'ai appris plein de trucs. Je tournais à environ 12 points en Pro B à 18 ans (13 points à 49%), c'était solide. Comme c'est un club familial, je me suis fait plein d'amis. Je salue Pascal Donnadiu, qui m'a donné ma vraie première chance en pro. Après, je crois que l'ASVEL voulait encore me prêter, en tout cas je n'ai pas senti le désir énorme de me récupérer, donc je suis reparti, à Rouen. Sans trop de frustration. Beaucoup de gens pensent que je me surestime mais quand je suis capable de jouer je le sais, et à cette époque, je n'étais pas prêt, je savais qu'il manquait quelque chose. Je me suis dit autant aller à Rouen. Même si on n'a pas eu de bons résultats, j'ai été All-Star, j'étais à 12 points en Pro A (10,7 points en 26 minutes).

J'ai entendu les commentaires : «C'est un gros poisson dans une petite mare, mais si on le met dans une plus grosse équipe...» Tu ne peux jamais donner de responsabilités à un mec qui n'a pas cartonné dans une petite équipe avant, surtout en France. Moi, j'ai un profil d'Américain, qu'on ne donne jamais aux jeunes Français. Quand j'ai commencé en pro, c'était le problème. «Tu vas donner les clefs de la maison à un jeune Français, qui devra assurer le scoring, dans une grosse écurie ? Bah non.» Et voilà, tu ne joues pas. Je reviens à Villeurbanne et je ne joue pas une minute, en tout cas très peu (3,5 points en 10 minutes). Là, ça me frustre beaucoup plus parce que je suis convaincu que je peux jouer. C'était mon année de draft, je voulais me montrer, je savais que j'étais prêt. Après en playoffs je joue, je suis à 15 points de moyenne, je mets 30 points dans le match d'appui à Chalon. Je n'en veux à personne, je suis passé à autre chose, c'est simplement la façon dont le monde pro

**L'ASVEL
reste
le club
de son
coeur.**

fonctionne. Par exemple là, à l'Estudiantes, même si un jeune était super fort, le club me paye plus cher que lui donc ils vont me mettre plus de minutes sur le terrain que ce jeune. Si on perd alors que j'ai joué 30 minutes, le coach peut entre guillemets se dédouaner de ses responsabilités. Mais s'il met un jeune et que ça se passe mal, c'est pour sa gueule.

AMOUREUX DE L'ASVEL

La saison suivante, Tony (Parker est alors vice-président de l'ASVEL) a plus de responsabilités et je lui dis : «*Si je joue, je te promets que je vais faire une bonne saison, il faut que tu me fasses confiance*». Et au final, il a été content parce que je lui ai prouvé que je pouvais jouer. Derrière, tu as un statut différent. Mais le plus dur, c'est de faire cette saison qui déclenche tout. Là, c'était le début de quelque chose. Ensuite, j'ai fait ce qui est ma meilleure saison en France : je suis MVP, on termine troisième.

Après, ce que les gens ne peuvent pas comprendre, c'est que je suis resté à Villeurbanne simplement parce que j'étais heureux. C'est tout. Je gagnais assez d'argent, je passais des bons moments, j'adorais mes coéquipiers, j'adorais être avec Amara (Sy), Georgi



Henri Balenghien/S

“SI UNE GROSSE ÉQUIPE N'ÉTAIT PAS VENUE ME CHERCHER, JE SERAIS PEUT-ÊTRE RESTÉ TOUTE MA CARRIÈRE À VILLEURBANNE. JE VOULAIS MARQUER L'HISTOIRE DE CE CLUB.”

(Joseph), Pacc (Morlende), Tim Abromaitis, Michael Thompson, Uche Nsonwu... Je ne voulais pas partir pour partir. Si une grosse équipe n'était pas venue me chercher, je serais peut-être resté toute ma carrière à Villeurbanne. Quand j'habitais à Lyon et que j'allais voir Villeurbanne jouer, c'était la grande époque : Delaney Rudd, Alain Digbeu, des joueurs dont on parle encore aujourd'hui. Je voulais être dans ce club, marquer l'histoire de ce club.

Après mon dernier match, j'ai pris le micro au salon VIP et ça m'a fait pleurer. Je me sentais d'un côté fier mais d'un côté je me sentais coupable de partir en cours de saison, j'avais l'impression de laisser tomber certaines personnes. C'était dur.

LE DÉPART POUR BARCELONE

Le Barça, c'était une expérience incroyable. Je suis arrivé sur la pointe des pieds. Tu arrives dans une équipe où tu n'as plus de statut. Vraiment. Ton statut, c'est de la merde. «*Eh, j'ai été meilleur marqueur en France !*» «*OK, moi j'ai été MVP de l'ACB*», «*moi MVP de ça*», «*moi j'ai gagné deux Euroleague*», etc. En termes de CV, tu deviens le plus mauvais de ton équipe. J'ai toujours été fan de Juan Carlos (Navarro), là j'ai pu devenir son coéquipier. C'était goûter au haut niveau. Quand j'ai eu l'opportunité de jouer, j'ai eu des matches solides (5,8 points en 15 minutes). Ce passage à Barcelone m'a beaucoup servi.



Très peu de gens le savent, mais pour la saison suivante Barcelone m'avait prolongé. Le problème, ça a été le quota d'Espagnols dans l'équipe. Il n'y avait que Juanca Navarro, Brad Oleson et Markus Eriksson comme formés localement. Ils avaient signé un big man JFL. À ce moment, je devais rester, ils m'avaient fait la proposition. Finalement, le big man n'a pas passé les tests médicaux à cause de son genou. Dans la foulée, ils ont fait venir Pau Ribas pour avoir le quota de JFL et c'est pour ça que je n'ai pas pu rester au Barça. De Malaga, je retiens que dans le monde pro,

que l'année dernière, simplement je joue 30 minutes et la balle est dans mes mains.

RAYONNANT À MADRID

Je sais que c'est fou, mais je ne trouve pas que je joue bien en ce moment. Je loupe des shoots clés, j'aimerais que mon pourcentage à trois-points soit meilleur. C'est plus dur de marquer en France qu'en Liga Endesa. En France les joueurs sont beaucoup plus athlétiques, tu peux moins faire de différence en un-contre-un et les défenses ne sont pas

"JE SAIS QUE C'EST FOU, MAIS JE NE TROUVE PAS QUE JE JOUE BIEN EN CE MOMENT. JE LOUPE DES SHOOTES CLÉS, J'AIMERAIS QUE MON POURCENTAGE À TROIS-POINTS SOIT MEILLEUR."

chose promise n'est pas chose due. Au premier tour de l'Euroleague, j'en ai mis 25 au CSKA, j'en ai mis 20 aller-retour à Darüşşafaka, je tournais à 13 points en 20 minutes. Après, il y a le terrain et tout ce que les gens ne voient pas autour. Par exemple quand il y a un coach en place, on te propose de résigner. Tu décides de ne pas résigner parce que tu penses que tu joues bien et que tu vas peut-être avoir des offres. Le coach prend ça personnellement. Pour lui, c'est un signe que tu ne veux pas travailler avec lui dans les années à venir... Après il y a un joueur dans la même position que toi qui résigne et ils le font jouer jusqu'à la fin de l'année. Je n'aime pas dire ça, on va dire que je trouve des excuses, mais c'est la réalité des choses. C'est le monde pro, parfois tu manges des carottes. C'est comme ça, la vie continue. Dans le monde pro, il y a 30% de chances : être au bon endroit au bon moment. Tony, c'est un joueur exceptionnel. Il en est responsable à 90%. Mais il a eu l'opportunité, quelqu'un s'est blessé devant lui. Ce qui fait les joueurs forts, c'est qu'ils savent saisir l'opportunité. Mais il faut bien qu'elle se présente ! C.J. McCollum (Portland), il y a une année où il ne joue même pas 20 minutes et maintenant il est à 40. Arrêtez de penser qu'il est complètement transformé, il a juste plus de temps de jeu. Cette saison, tout le monde me dit : «Tu as dû bosser comme un fou cet été». Non, j'ai bossé normalement, peut-être un peu moins que d'habitude, je voulais déconnecter du basket parce que l'année à Malaga m'avait un peu saoulé. Je suis le même joueur

les mêmes. En Espagne, il y a de vrais pivots, 2,10 m, lents, qui protègent la raquette. Moi, j'adore shooter à mi-distance, et les pivots sur pick'n'roll ne peuvent pas monter en tête de raquette. Ante Tomić (Barcelone, 2,18 m), il protège la raquette. Donc, ton shoot à 4-5

SON PARCOURS

Centre Fédéral (N1, 2004-07), Lyon-Villeurbanne (2007-08), Nanterre (Pro B, 2008-09), Rouen (2009-10), Lyon-Villeurbanne (2010-14), Barcelone (Espagne, 2014-15), Malaga (Espagne, 2015-16), Estudiantes Madrid (Espagne, depuis 2016)

À Barcelone, la découverte du très haut niveau.



Olivier Sarré/L'Imagier CSP

mètres, tu le retrouves contre toutes les équipes espagnoles alors qu'en France, tu ne l'as pas, parce que les big men font 2,00 m, comme Adrian Uter (ASVEL). Donc, ils montent, ils sont actifs, rapides. C'est plus facile pour moi de marquer en Espagne. Et puis en France, il n'y a pas de faute sifflée. Alors qu'en Espagne, ce n'est pas ça. Regarde Andrew (Albicy, à Andorre), en Espagne, il domine, il fait autant de passes parce que personne ne peut l'arrêter, il va trop vite, il crée une aide sur pick'n'roll à chaque fois. Chaque joueur a quelque chose qu'il fait bien. Moi, je suis payé pour mettre des points. À la fin de la saison, je veux que mon employeur puisse dire que j'ai fait mon job. Quelle meilleure manière pour ça que d'être meilleur marqueur de la ligue ? J'ai toujours ça en tête : meilleur marqueur, 50% aux tirs. Un meneur, quand il termine meilleur passeur, on dit : «*Il a joué de façon incroyable*». Quand tu dis que tu veux être meilleur marqueur, c'est : «*Il est égoïste*». Non ! C'est ce que je fais de mieux, et la plupart du temps, dans les équipes, je le fais mieux que les trois-quarts des joueurs, c'est normal que ce soit moi qui endosse cette responsabilité. Même si avec le temps je suis devenu un meilleur passeur, les GM ne se disent pas : «*Je*



En 2014, avec l'équipe de France, il décroche la médaille de bronze à la Coupe du Monde.

vais le payer et il va faire plein de passes décisives». Ils veulent un mec qui met la balle dans le panier, c'est tout. Moi, je veux être le meilleur marqueur de toutes les ligues où je joue pour faire mon job. Et quand tu es gamin, tu ne t'entraînes pas à faire des passes contre un mur. Tu te dis dans ta tête «5, 4, 3, 2, 1» et tu prends le tir de la gagne. Tu ne lances pas la balle contre le panier pour aller la chercher

“SI DEMAIN J’AI L’OPPORTUNITÉ D’ALLER EN NBA, JE NE ME DIRAIS PAS : ÇA Y EST, C’EST TERMINÉ. NON, JE VOUDRAIS ÊTRE ALL-STAR.”

parce que tu veux devenir le meilleur rebondeur. Ça vient avec le jeu. Mais tout le monde veut être meilleur marqueur.

PAS QU’UN SHOOTEUR

On me définit comme shooteur, je pense que c'est dû au fait que j'ai souvent mis des shoots de loin. Mais dans ma carrière, je n'ai jamais pris plus de trois-points que de deux-points. Les shoots que je préfère sont à mi-distance, après dribble. J'ai des pourcentages corrects à trois-points mais je ne suis pas à 45% non plus (36% en carrière en Espagne). J'ai toujours voulu ne pas être qu'un shooteur. Je n'ai jamais aimé cette appellation, c'est réducteur. À la fin de la saison, je suis sûr que je serai dans le Top 15 de la ligue aux passes, mais personne ne va en parler. Je suis un arrière qui tourne à pratiquement cinq rebonds, personne n'en parle. Pareil, je suis septième aux interceptions. Et quand tu es un arrière qui prend beaucoup de shoots, normalement tu n'es jamais dans les premiers rôles à l'évaluation, pourtant je suis deuxième. Je ne suis pas qu'un shooteur. Le jour où



Meilleur marqueur de la Liga ACB avec Estudiantes Madrid.

je ne mets pas dedans, je peux quand même aider l'équipe.

Aujourd'hui, je ne vais pas m'enflammer. Peu importe ce que tu fais, si tu n'es pas Michael Jordan, LeBron James ou Kobe Bryant, tu peux toujours faire mieux. Même eux, ils te diront qu'ils auraient pu faire mieux ! Là, je ne vais pas dire que j'ai honte, mais il y a un tapage médiatique autour de moi, les médias en font beaucoup. Je suis content de faire une bonne saison, mais le but ultime est de gagner or on ne fait pas une grande saison (13e). Certes l'an dernier ils prenaient 30 points par match et ils ont commencé à 0-10 donc on est l'attraction, mais quand même. Et je ne suis pas surpris de

mon niveau. Je ne travaille pas pour mettre 10 points, mais 25 tous les week-ends. Et quand j'en mets 25, je veux en mettre 30. Ensuite 35, 40. Il n'y a pas de seuil où je me dis que c'est assez.

LA NBA DANS LE VISEUR

L'équipe de France m'avait manqué, ça m'a fait du bien de la retrouver. Mais si je veux revenir, je ne sais même pas si ça sera possible avec les nouvelles fenêtres internationales, parce que mon but, c'est de rejouer en Euroleague ou d'aller en NBA et on ne sait pas si les joueurs de ces championnats vont être libérés. Ce qui est sûr, c'est que je serais content d'y retourner.

Je veux faire encore mieux que ce que je fais maintenant. Je pense que je peux jouer en NBA. Plein de gens pensent que non, disent que je suis fou, on peut en débattre des heures. Je regarde au moins un match NBA par jour. Quand je vois Damian Lillard (meneur de Portland), ce n'est pas mon poste et c'est un joueur exceptionnel, mais je me dis : «*Je peux être le même joueur, si je continue à travailler*». Mon problème sur le poste 2, c'est que je suis petit (1,90 m) pour la NBA. Ça a toujours été le problème de la taille. Si je mettais 20 points en ACB et que j'étais meneur, je pense qu'on me donnerait un contrat en NBA direct. Après, ça change un peu, avec le small ball les arrières sont moins grands. Eric Gordon (Houston, 1,93 m) fait une saison très solide, Lou Williams (L.A. Lakers, 1,85 m) aussi. Je pense que je pourrais jouer en NBA. Après, ça dépend des situations dans lesquelles on te met. Boris (Diaw), à Charlotte, ils n'en voulaient plus, il est nul. Il va à San Antonio et quand ils gagnent le titre il est pratiquement MVP des finales. Nando (De Colo), tu vas me dire qu'il ne peut pas jouer en NBA ? Tu lui donnes toutes les balles, il tourne en double-double, il a trop de basket.

Moi, je vis le rêve américain. Si demain j'ai l'opportunité d'aller en NBA, je ne me dirais pas : «*Ça y est, c'est terminé*». Non, je voudrais être All-Star. Tout le monde va me dire que je suis fou. Tout peut arriver dans la vie. Tout. Il faut remettre les choses dans leur contexte, mais l'élection de Donald Trump, ça montre qu'aux États-Unis tout est possible. Le gars fait n'importe quoi, c'est une blague, et il est président des États-Unis. Pré-si-dent ! Je ne me fixe pas de limite. Ce sont toujours les mecs dont on dit qu'ils sont fous qui obtiennent ce qu'ils veulent. Parce que ce sont les seuls qui prennent des risques, les seuls qui ont une idée et la suivent. C'est comme si personne ne voulait s'asseoir sur un siège. Au bout d'un moment, quelqu'un va le faire. Moi, je veux être ce gars-là.» 🍀